

MAYLIS BESSERIE

La Nourrice de Francis Bacon

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

LE TIERS TEMPS, 2020. Prix Goncourt du premier roman (Folio n° 6972).

LES AMOURS DISPERSÉES, 2022.

LA NOURRICE
DE FRANCIS BACON

MAYLIS BESSERIE

La Nourrice de Francis Bacon

roman

nrf

GALLIMARD

« Que reste-t-il à la fin ?
Des dents et des os. »

FRANCIS BACON

PROLOGUE

Portrait de la nourrice, Jessie Lightfoot

Quand elle soliloque, la bouche de Jessie Lightfoot s'ouvre à peine – trou ténu sur museau de souris.

Pas vraiment une bouche, un trait, une fente de tirelire, une vague de chair aspirée vers l'intérieur. Difficile de prévoir ce qui va y rentrer, ce qui va en sortir. De différencier la bouche anodine de la goule du vampire ou de celle de l'oracle. Il suffit d'une ouverture, d'un desserrement de mâchoires pour qu'elle devienne tout autre, laisse poindre un paysage vallonné, camaïeu de rose dans un ciel dentelé d'ivoire. Tout dépend de l'instant choisi. Un simple bâillement au milieu d'un festin et c'est la plongée dans l'abîme, dans l'ancre obscur des massacres, le royaume charognard d'où gicle le jus des morsures, d'où craquent les os et les cartilages. En cas de douleur aiguë ou de danger imminent, la vue sur la bouche n'est bien sûr pas la même : paroxysme de l'écartement, lèvres prêtes à se fendre, dents aiguisées dévoilées au cas où. Quant au fond noir de l'orifice, il se nervure alors sous les vibrations du cri qui s'échappe comme un éther et rejoint les cieux pour gronder avec eux. La bouche est si

changeante, si bavarde, elle est la gueule de l'humanité tout entière, une pour toutes contenues en chacune. Un mystère.

Que peut dire celle de Jessie Lightfoot à présent? Maintenant qu'elle est figée sur la toile, immortelle? Ses dents pourraient bien un jour avoir raison de la viande qui les enveloppe. La bouche mangée par elle-même comme de la couenne serait alors mise à nu, à jamais ouverte – maxillaire exhibé, incisives offertes. À moins que ce soit l'inverse, que la peau se tanne au contact des dents dures, bouche de cuir d'hippopotame, croupon de vache rustique. Autre possibilité, que la mandibule humide prenne tranquillement son élan et finisse par cracher des kilomètres de babines aussi épaisses qu'une langue. Non. Pas celle-ci. Pas la bouche de Jessie Lightfoot. La nourrice du peintre, sa mère, est à jamais suspendue sur la balançoire de l'enfance. Baignée dans un océan de vert. Déesse nue, bouche ouverte, elle raconte toutes les nuits à qui veut bien l'entendre ce qui grouille entre les mailles de la toile, ce que la peinture granuleuse a révélé et recouvert. Un vent de souvenir s'échappe du portrait de la nurse que le peintre a rendue à l'éternité. Elle souffle encore sur l'enfant blessé allongé sur la paille pour le réchauffer. L'enfant ensanglanté par le père qui a traversé la haine avant de la rejoindre. Qui a mis une vie entière à s'écarter du fouet.

PREMIÈRE TRAGÉDIE

LE PÈRE

NANNY

Il me semble que j'y suis encore, que je sens de nouveau les coups de fouet de la pluie sur ma pèlerine, l'eau qui s'infiltre dans mes os au moment où je franchis la porte de Cannycourt House, où je me présente tel un rat mouillé à Mr et Mrs Bacon – « Jessie Lightfoot, je viens pour la place de nourrice... » À peine le temps de finir les salutations que mes bottines trouées se mettent à vomir toute la boue d'Irlande que j'ai ramassée sur les chemins, à souiller le tapis du grand hall de Cannycourt House. Je ne vous dis pas comment j'étais, « honteuse comme un chat qui vient de manger un canari », disait ma mère ! Ah, je vous assure que je n'ai pas traîné, j'ai pris congé et j'ai filé dare-dare vers les appartements des enfants, désignés par les domestiques qui me suivaient pareils à des ombres pour effacer mes bêtises. Vous parlez d'une entrée, obligée d'en rabattre, de glisser comme une limace jusqu'au couloir avant de pouvoir enfin retirer ces satanées bottines. Et là, qui je vois arriver ? Deux petits bonshommes, minuscules, jolis comme tout : l'un debout, l'autre au sol, Harley qui trotte tête baissée tel un damné tandis

que mon bébé Francis rampe à ses pieds, lustre le parquet de sa salive et l'essuie avec son ventre. Un beau bébé celui-là, c'est pas croyable – des yeux d'agneau, un visage rond comme une pomme. Avec de ces joues. Mais attention, c'est quelqu'un le petit, il ne baisse jamais le regard. Quand il me tend les bras en demandant : « Porte Nanny », il sait ce qu'il veut, c'est moi qui vous le dis, et il ne faut pas s'attendre à ce qu'il renonce. Il est là contre ma jambe, il attend patiemment que je craque. Et ça ne loupe pas, moi je craque, pardi. Je le porte. Je le porte même parfois pendant des heures. Il est tellement mignon, ce petit, tellement sensible. Si ça peut le rassurer, je le porte – qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il est calme avec moi, très affectueux, il se cache dans mon cou, pose sa tête sur mon épaule. C'est qu'il faut voir comment se passe la vie ici, les enfants n'ont droit à rien, parqués comme des bêtes à l'étage, et encore, dans l'aile du fond. C'est tout juste s'ils reconnaissent leurs parents quand ils les voient à l'heure du thé ou au déjeuner du dimanche. On les fait appeler pour qu'ils sourient de toutes leurs dents aux invités, les parents leur serrent la main comme à des étrangers et me les rendent aussi sec, on croirait des pesteux. Ah, chez ces gens-là, pas d'effusions, vous pouvez être tranquille. Quand je pense à la tendresse de Monsieur pour ses chiens, aux caresses qu'il leur dispense.

Pour revenir à cette histoire de bottines, j'étais furibarde, voyez-vous j'ai été forcée d'emprunter des bottes aux écuries jusqu'au lendemain. Et ces palefreniers, je ne les aime pas du tout, ah non. Des brutes et des sagouins. Toujours à se vider les narines dans leurs manches ou à

s'accroupir derrière les buissons. Et quand on leur met le nez dedans, ils osent dire que ce sont les chiens. Eh bah, ce coup-là, ils ne me le font pas à moi. J'ai été élevée en Angleterre, en Cornouailles, dans le hameau de Burlawn, ce ne sont pas des Irlandais qui vont m'apprendre les manières. D'ailleurs j'ai eu du mal à m'y faire au début, à l'Irlande – le changement d'air et tout le tintouin –, mais les gages proposés étaient plus qu'honnêtes, il n'était pas question de faire la fine bouche. Je me suis dit, ils veulent une nourrice, je vais faire la nourrice, pourquoi pas ? Du moment qu'on n'attend pas de moi du lait – moi qui suis restée fille ! –, tout va bien.

Je ne vous ai pas parlé de la maison de Cannycourt House. Mon Dieu, une demeure bien arrangée, coquette, d'un luxe ! Dix-huit pièces, plus les dépendances. Ah, un drôle de dépaysement pour moi. Pourtant, quand je suis arrivée en 1911, j'avais déjà été bonne à Londres, pendant vingt ans, eh oui, déjà plus un poulet de printemps la Miss Lightfoot. Vous vous rendez compte, presque l'âge de monsieur Bacon – « le Capitaine », comme on l'appelle –, enfin, capitaine en retraite, désormais son passe-temps c'est la chasse et les chevaux de course. Tu parles d'un capitaine, un fichu puritain, oui, qui rit quand il se brûle ! Il interdit tout dans sa maison, l'alcool, ceci cela. Ça ne l'empêche pas d'être enragé comme un chrétien, une vraie bête, toujours à fulminer, à postillonner ses reproches, à cracher son fiel sur ses fils et sur la terre entière. C'est l'enfer qui sort de cette bouche, de ces entrailles. Pourri de l'intérieur. Pourtant il porte beau, le diable, l'élégance du cygne, toujours la cravate autour du col, et fort comme un chêne avec ça. La belle arnaque

quand on le connaît. Cet homme a tous les défauts du monde. Si si, je vous assure, colérique, bagarreur et qui parie ses sous aux courses par-dessus le marché. Quand ce n'est pas au jeu. Enfin, quand je dis ses sous, je devrais plutôt dire la dot de Madame, remarquez c'est pour ça qu'il l'a épousée, le bougre. Il la suce jusqu'à la moelle, jusqu'à lui faire des dettes, même. Ah, le beau mariage, quand on voit Madame si jeune avec ce vieux renard sinistre, quel gâchis. On comprend pourquoi sa cousine n'en a pas voulu. C'est qu'il faut avoir les nerfs solides pour le supporter, l'animal. Un véritable despote, tout le monde est là devant lui, le doigt sur la couture du pantalon à attendre que les points sautent, que ça craque, si on ne respecte pas les ordres de Monsieur, les horaires stricts qu'il impose. Un ouragan, une tempête. Toujours en train de braire ou de mordre, amer (c'est rien de le dire) et mauvais. Mauvais. Personne ne fait quoi que ce soit de bien, quoi que ce soit qui vaille. Tous des minables, des têtes de crottes de bique, à part Môssieu le Capitaine, Môssieu l'entraîneur de chevaux. Aucun camarade, même des champs de courses, ne tient la distance, il finit toujours par se disputer avec eux ou bien ce sont eux qui s'en vont, usés jusqu'à la corde. Il n'en peste que plus. Contre eux, contre tous, contre Dieu et ses créatures. Quand ça lui prend, quand il se cogne contre une chaise et se blesse un orteil, quand il trouve ses bottes mal cirées, la moutarde lui monte au-dessus des moustaches et alors rien ne l'arrête, si ce n'est sa propre fatigue lorsque le sac est bien vidé et sa victime inerte. Et Madame, d'un calme royal, imperturbable. Du moment que la maison est « im-pec-cable » et qu'il

la laisse recevoir tout son monde – ses amies avec leurs belles robes et leurs chapeaux cloches –, elle s'en fiche pas mal. Comment voulez-vous qu'elle fasse de toute manière avec un zèbre pareil? Vous me direz, avec ce que je vous raconte, les oreilles doivent en ce moment même sacrément lui bourdonner, vous ne croyez pas? Bien fait pour lui, il ne l'a pas volé.

Vous savez, quand j'ai pris mon service à Cannycourt House, je n'avais aucune idée de l'endroit où je mettais les pieds, de ce qui se passait en Irlande. Vous pensez, l'arrivée de George V sur le trône me passionnait bien plus que leur guéguerre ou leurs histoires de pommes de terre. Bien sûr, à Londres, on m'avait raconté l'histoire du zozo qui s'était fait sauter en voulant faire sauter le pont de Westminster, on en avait bien ri mais c'était tout. Je ne savais rien non plus des Anglais d'Irlande installés dans le comté de Kildare, des grandes propriétés dans lesquelles ils élèvent leurs chevaux de course. À mon arrivée, je revois encore Madame me dire : « Miss Lightfoot, ici nous sommes l'ennemi. » Ah, ça oui – protestants, de surcroît anglais. Catégorie la pire. Maisons pillées, incendiées, y compris les écuries avec les chevaux dedans. Tout y passe. Et vous croyez que ça les dérange, les gars du Sinn Féin? Non pas! Un tour à confesse le dimanche qui suit et il n'y paraît plus. Ah, il est arrangeant leur bon Dieu. Pas très regardant sur le pedigree de ses ouailles. À Cannycourt House, on est comme des biches un jour d'ouverture de la chasse, on ne traverse pas une pièce sans jeter un coup d'œil de chaque côté. Madame me répète : « Miss Lightfoot, ne tournez jamais le dos aux fenêtres et par pitié laissez les rideaux tirés. » Vous parlez d'une vie

de château. On vit comme des moutons à côté d'un abattoir. Madame est même persuadée qu'un domestique de la maison (monsieur Moody, pour ne citer personne) est un indépendantiste déguisé en majordome et que c'est uniquement à lui que nous devons notre survie (plus précisément à son amour pour la gent féminine de la maison). Vous voyez à quoi ça tient. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il faut se méfier du voisinage.

Quand on sort du domaine, c'est la même musique, on n'adresse la parole pour ainsi dire à personne, on prend garde de ne pas attirer l'attention, de ne donner aucune information compromettante. Le Capitaine terrorise les petits avec ça, il parle sans cesse des rebelles, il leur répète : « S'ils viennent ce soir, surtout ne leur dites rien. » Comme si les enfants étaient des menaces, comme s'ils allaient le donner, le faire enfin payer pour ses méchancetés, ce bourreau de père. Il aime tellement les faire pleurer. Rien ne le réjouit plus que les larmes et le souffle pénible de Francis dans son lit. Francis en sueur qu'il traite de mauviette, étouffé par l'asthme, par une toux incontrôlable – blanc, comme un fantôme. En vérité, c'est pour ses chevaux qu'il s'inquiète. Ses pursang. Ah, ceux-là ne comptent pas pour du beurre, il ne risque pas de les faire fouetter comme ses fils par ces saletés de palefreniers. Ça lui coûterait trop cher.

Pour en revenir à l'Irlande, il se passe des choses affolantes dans la région, des Anglais enterrés dans le sable jusqu'au cou, attendant que la marée finisse le travail, des routes piégées, des nids-de-poule farcis de bombes. Dans les forêts autour de nous, les bouleaux sont recouverts de drapeaux du Sinn Féin, de pavillons vert, blanc et or qui

nous narguent, nous menacent de représailles. Un soir, c'est Francis et son grand-père qui se font prendre, qui s'engluent dans le marais d'Allen, une trappe indépendantiste. Sortis de la voiture in extremis, ils perçoivent au loin les voix des rebelles qui se félicitent de leur prise et se crient la nouvelle. « Anglais attrapés ! » Des faisceaux de lumière crèvent l'obscurité. Francis serre la main de Papy Supple – le nouveau mari de Mamie. Le vieil homme l'entraîne dans une course folle, ils ne savent pas combien d'âmes sont à leurs trousses. Le petit essoufflé met tout son cœur dans ses jambes, les jette devant lui pour échapper à la traque des monstres qui ouvrent des yeux jaunes dans la nuit. Dans la campagne plane l'ombre de la corde du bourreau, il lui semble que les herbes et les arbres le suivent, que les lièvres, les renards, les blaireaux travaillent pour les terroristes, qu'ils creusent des trous dans lesquels il va s'affaler à coup sûr. Enfin, une fenêtre s'éclaire, la porte sur laquelle ils frappent de tous leurs poings s'ouvre. Un espoir. Mais croyez-le ou pas, le propriétaire est armé jusqu'aux molaires du fond. Il les interroge, méfiant, le pistolet sur la table, scrute leur origine à travers leur accent. Puis, rassuré de les entendre aussi anglais que lui – l'accent pointu jusqu'au bout de la langue –, il finit par servir au grand-père un bon vieux whiskey, par leur offrir le gîte et le couvert. Ces choses-là vous marquent un enfant à vie, je vous l'assure. Des dizaines d'années plus tard, quand une ampoule claquait dans son atelier à Londres, Francis croyait encore que c'était l'IRA.

La violence en Irlande lui fait terriblement peur, lui donne des crises, le fait suffoquer. La violence ajoutée

aux chevaux et aux chiens qui soulèvent la poussière. Moutons, vaches à lait, cochons, volailles, un cauchemar quotidien pour l'asthmatique qu'il est au milieu d'un élevage, au pays des bêtes, des poils, pour lui plus menaçants que des crocs. À Cannycourt House, de longs couloirs nous relient directement aux écuries, aux animaux rois qui prennent le dessus sur nous, en particulier sur Francis. Il faut le voir se battre tel un brave au milieu de la fumée des bougies, des exhalaisons de poudre brûlée qu'il inhale, la cure Potter contre l'asthme qui n'y fait pas grand-chose. Il faut le voir haleter et ressusciter à chaque souffle, à chaque dose de morphine qui lui congestionne la figure. Il faut voir le petit vivre sans air, pareil à un poisson hors de son bocal. D'ailleurs, c'est à cause de son asthme que Francis ne peut pas aller à l'école. Une éducation hachée comme c'est pas permis, avec en guise de précepteur Lionel Fletcher, le curé du village. Oh, celui-là n'est pas un mauvais type, bien au contraire, c'est plutôt le modèle bon vivant qui ne boit pas que de l'eau bénite. Il veille sur le petit monde des Anglais d'Irlande, il saute sur son cheval et part chasser le rouquin dans son terrier. Vraiment pas un méchant homme, pas le genre à vous faire rentrer la religion à coups de Bible sur le crâne. Il a été très aimable avec Francis, patient et même dévoué – ça lui faisait de la peine de voir le Capitaine le malmené de la sorte, le traiter de fille en public –, mais de là à dire qu'il lui a appris quoi que ce soit... Il prétendait que Francis était déjà trop grand pour le latin et le grec – «ça doit s'apprendre au berceau ou pas du tout», lui disait-il. Que voulez-vous répondre à cela? Dieu me pardonne mais j'ai toujours pensé qu'il avait mieux à

faire et qu'un poil dans la main devait le gratter de temps à autre. Malgré tout, il faut reconnaître qu'il lui a donné l'envie de lire. Après le passage du père Fletcher, Francis dévorait tout, il passait ses journées allongé devant la bibliothèque de sa mère, de grands volumes de cuir dans les mains. Vous savez, il était bien le seul à ne pas aller à l'école, à ne pas avoir d'amis à part sa cousine Diana. Ça n'a pas été facile pour lui. Sans parler des sempiternels déménagements des parents. Monsieur et Madame ont la bougeotte, ils changent sans arrêt de crèmerie. Sitôt rentrés à Londres, ils prévoient de repartir en Irlande – des allers-retours incessants –, comment voulez-vous que des enfants grandissent comme il faut dans une atmosphère pareille ?

Pendant la guerre par exemple, nous voilà de nouveau à Londres, dès 1914, pour accompagner le Capitaine qui, toujours la folie des grandeurs, veut jouer au héros. La quarantaine bien tassée, il se croit encore un jeune homme, il veut accrocher de nouvelles médailles à sa veste. Naturellement, tout le monde connaît sa réputation qui le suit comme une mauvaise odeur, l'armée l'expédie illico dans un placard pour coléreux. Et sur qui ça retombe, je vous le demande ? Qui se fait souffler dans les bronches au moindre clignement de cils ? Nous autres, parbleu. Tout le monde en prend pour son grade, Madame, les domestiques, les enfants. Tous ceux qui se trouvent par malchance sur le chemin de sa haine, à patauger dans ses flaques de bile. Nous tous, à commencer par le petit Francis. « Le gringalet, le froussard, la fille » – voilà la grande insulte qu'il lui envoie dans les dents. Comme si la guerre ne suffisait pas, les coupures

de courant, les projecteurs balayant le ciel à la recherche d'ennemis, de largueurs de bombes. Francis n'en dort plus. « La fille » passe ses nuits les yeux grands ouverts, on croirait que ses paupières sont accrochées par des pinces, ou pire, qu'il en est dépourvu. Deux globes bleus immenses, exorbités, fixant le mur tapissé de peur qu'il ne s'écroule. Des nuits à craindre l'adversaire, celui qui frappe dehors et celui caché derrière sa porte. Terrifié par le monstre en liberté dans la maison contre lequel il ne peut rien. Il faut dire qu'il a bien choisi son moment pour nous ramener à Londres, le maudit Capitaine, au milieu du cataclysme. Vous parlez d'un voyage. Et sitôt la guerre finie, alors que Francis commence juste à s'y faire, à galoper le long du lac Serpentine, à observer les jardiniers qui ratissent Hyde Park comme si c'était la barbiche du Tout-Puissant, il faut s'en retourner en terre catholique. Ah, j'étais tout sauf contente. D'autant que Monsieur choisit de s'en retourner au moment où ces zouaves d'Irlandais font des leurs, où tout le monde a encore en tête l'insurrection de Pâques. Bon, il est vrai que ceux-là n'ont pas fait de vieux os. Il faut dire que les gugusses ne doutent de rien. Ça envahit la poste, le palais de justice, la biscuiterie Jacob's et ça pense triompher. J'imagine les pâtisseries se planquant sous leur pâte pour éviter les coups de pétards – ça a dû leur faire drôle. Ils en ont fait du grabuge pendant ces six jours, les guignols. Vous me direz, autant se faire pendre pour un mouton que pour un agneau. De toute façon la chute est la même, la corde bien placée sous l'oreille et la mâchoire, et les cervicales brisées – *crac*. Si encore ça leur avait suffi mais non non non, leurs petits camarades ont continué

de plus belle. Après l'indépendance, ils ont même fini par s'étriper entre eux. Voyez le bazar, on quitte une guerre et on en trouve une autre. Tout ça n'empêche nullement le Capitaine d'aller à la chasse au renard. Ni de forcer sa « chochette de fils » à l'accompagner. À monter sur son poney jusqu'à devenir bleu, jusqu'à agoniser pendant que Monsieur tire à la carabine, fait à son fils une démonstration de ses talents et exécute une renarde devant ses petits. Quelle horreur ! À leur retour, j'entends au loin le râle de mon Francis, plus bruyant que celui des chevaux en pleine course. Monsieur me le livre asphyxié, inerte, un paquet. « Ne vous inquiétez pas, Miss Lightfoot, il va finir par s'y faire. » C'est qu'il est content de lui, le tortionnaire, persuadé de l'endurcir. La vérité, c'est qu'il déteste cet enfant. Comme l'aîné, d'ailleurs. Maintenant qu'ils sont cinq, il n'en a que pour ses filles et le petit dernier qui porte le même prénom que lui. Remarquez, ça ne fera pas son bonheur au jeune Edward – c'est le moins qu'on puisse dire. Il n'échappera pas à la malédiction qui frappe les garçons de cette famille, qui leur ferme les yeux avant qu'ils aient de la barbe au menton.

Mais n'allons pas trop vite en besogne. En ce qui concerne Francis, ses parents ont beau dire, ils finissent bien par se rendre compte qu'avec son asthme il ne peut pas faire grand-chose sur un domaine pareil, au milieu de la campagne, encerclé de chevaux. À part s'ennuyer des heures entières, à part guetter derrière la fenêtre les manœuvres de la cavalerie voisine, les beaux soldats anglais en veste rouge qui font virevolter leur monture et soufflent à pleins poumons dans leur clairon. À part

rêver, contempler les paysages, les marécages peuplés de ribambelles d'oiseaux, de pluviers, de bécassines. Il les connaît par cœur, il les dessine dans des coloris incroyables et les offre amoureusement à sa mère. À Madame toujours de marbre, qui s'en moque comme de tout, trop occupée avec ses grandes parties de thé ou ses fêtes dansantes. Elle prend ses dessins d'une main absente et les pose de l'autre, les abandonne au temps sur un coin de son secrétaire. Quand ça lui prend, elle les livre à la cheminée qui ouvre grand la bouche. L'âtre sans cœur dévore les feuilles, brûle les paysages et avec eux un bout de l'âme de l'enfant qui les a minutieusement fait naître sous ses doigts en se mordant la langue. Madame n'est pas méchante mais elle ne se soucie pour ainsi dire jamais des enfants. Elle me les confie et elle n'y pense plus, voilà tout. Les petits le sentent, vous savez. Francis me questionne, il s'inquiète de savoir où sont passés les dessins sur lesquels il a sué pendant des heures – eh bien ma foi, savez-vous ce que je fais ? Je lui mens. Je lui dis que ses trésors sont soigneusement consignés par Madame dans la bibliothèque, entre les reliures dorées des plus précieux ouvrages. Oui, je lui mens comme une arracheuse pour ne pas lui faire de peine – qu'est-ce que vous voulez ? Hélas, le petit n'est pas dupe. Il est trop futé pour qu'on la lui fasse. Il plante ses yeux dans les miens, ses billes de loto qui parlent pour lui. Il a alors son regard terrible, le regard désespéré de sa mère, qui me serre le ventre.

Heureusement il y a Mamie – je ne vous ai pas parlé de Mamie ? Mamie Supple, mère de Madame. Une femme ébouriffante, je dirais même renversante. Ah, celle-là,

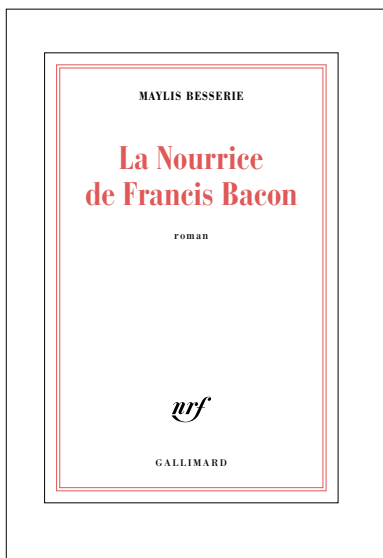
MAYLIS BESSERIE

La Nourrice de Francis Bacon

« C'est un enfant merveilleux. Je vous assure, j'en ai vu passer des drôles, il n'y en a pas deux comme lui, pas un qui arrive au talon de ce petit. Il ne fait rien comme tout le monde, c'est vrai, il a toujours une idée derrière la tête, toujours une parole rusée. Il se passionne pour les belles choses. Il aime qu'on l'aime, c'est tout, c'est ça que son père ne comprend pas. »

Personnage méconnu et pourtant central de la vie de Francis Bacon, la bien nommée Jessie Lightfoot fut celle qui le protégea toujours, de son tyran de père dans son enfance comme de ses pires excès à Londres. La tendresse de cette Nanny venue des Cornouailles contraste avec les violences que subit très tôt Bacon, et apporte une couleur inédite à la palette sulfureuse du peintre. Au-delà de l'humour et de la gouaille inégalables de cette femme extraordinaire confrontée au monde interlope des artistes, Maylis Besserie nous donne aussi à voir l'Irlande de la première moitié du vingtième siècle, à la fois poudrière et île splendide dont les paysages, les décors et les animaux hanteront les toiles du peintre.

Maylis Besserie travaille notamment pour les fictions de France Culture. Après Le tiers temps (Goncourt du premier roman 2020) consacré à Beckett et traduit en quinze langues, elle a publié Les amours dispersées sur le poète Yeats. La Nourrice de Francis Bacon est son troisième roman.



**LA NOURRICE
DE FRANCIS BACON**
Maylis Besserie

Cette édition électronique
du livre *La Nourrice de Francis Bacon* de Maylis Besserie
a été réalisée le 8 juin 2023 par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073026064 - Numéro d'édition : 598081).

Code produit : U57447 - ISBN : 9782073026071.

Numéro d'édition : 598082.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office